



HAL
open science

Le géomètre Velasquez dans le “ Manuscrit trouvé à Saragosse ” de Jan Potocki

Helmut Bertram

► **To cite this version:**

Helmut Bertram. Le géomètre Velasquez dans le “ Manuscrit trouvé à Saragosse ” de Jan Potocki. Lendemains - Études comparées sur la France, 2003, Phantastische Literatur sowie Pour les Sciences Humaines, 28 (110-111), pp.27-38. halshs-01078585

HAL Id: halshs-01078585

<https://shs.hal.science/halshs-01078585>

Submitted on 30 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Helmut Bertram

Le géomètre Velasquez dans Le Manuscrit trouvé à Saragosse de Jan Potocki

Peu nombreux sont ceux qui l'ont lu jusqu'à la dernière page, ce *Manuscrit* si opiniâtrement classé dans la catégorie de la littérature fantastique qu'il en est devenu le synonyme tout court. Il est vrai que Potocki¹ utilise de splendide manière tous les *topoi* courants du genre. Aucun stéréotype ne manque, et le lecteur est frappé, dès la première page, par le merveilleux et le lugubre, se surprenant à avoir la chair de poule lorsqu'il s'éveille, dans la peau du héros Alphonse, entre les cadavres des frères Zoto, sur la colline de potence, dans les vastes prairies de la Sierra Morena. La joie l'étreint pareillement en se couchant entre les deux ravissantes sœurs, d'une beauté presque surnaturelle, Emina et Zibedde, qui l'invitent et lui promettent de fabuleux délices, comme vivre une aventure d'amour à trois. Enfin il se perd avec délectation dans les juxtapositions, les mises en abîme, les déviations, les labyrinthes d'un roman qui s'avère – une, deux ou trois fois la lecture terminée – être, tout compte fait, un roman initiatique. Toutes les aventures, toutes les histoires et tous les contes racontés pendant les soixante-six journées, toutes les présentations de pensées philosophiques, de convictions religieuses, de courants spirituels, ne servent au fond qu'à mettre à l'épreuve et initier le protagoniste, tout en instruisant simultanément le lecteur quant à la situation spirituelle de l'Europe au cours du siècle des Lumières. La date fictive du déroulement des événements romanesques n'est pas indifférente: c'est l'an 1739.

Ce sont les travaux inlassables de Roger Caillois qui ont permis la redécouverte de différents textes, manuscrits, éditions plagiaires et autres réécritures de l'œuvre de Jan Potocki. Depuis ces découvertes, dans les années cinquante du dernier siècle, une recherche sérieuse a été amorcée afin de rendre manifeste l'importance de cet auteur „merveilleux“. Tenter de raconter l'histoire de la genèse du roman ainsi que les nombreuses formes très souvent plagiaires de sa publication, serait un travail digne de Sisyphe qui égalerait celui-là même de Potocki. Nous n'aborderons donc ici qu'un seul aspect romanesque, l'apparition d'un des personnages les plus intéressants du *Manuscrit*, pour en démontrer quelques facettes susceptibles de jeter une faible mais espérons-le persistante lueur sur la pensée potockienne.

L'intention

Le géomètre Velasquez représente dans ce roman fantastique tout ce qui est absolument contraire au fantastique, au merveilleux, au lugubre et à l'étrange. Il ne

figure donc pas sur la liste todorovienne des catégories telles que le *merveilleux pur*, le *fantastique merveilleux*, le *fantastique étrange*, l'*étrange pur*, etc.² Il incarne comme aucun des autres personnages du roman, les véritables quêtes des philosophes du siècle des Lumières, à savoir: 1) concevoir de manière encyclopédique, par le biais des mathématiques et de la physique, les conditions naturelles de la vie ainsi que le monde de l'esprit de l'homme, c'est-à-dire mathématiser tous les champs de l'existence et, par ce moyen, les rendre disponibles et manipulables; 2) réduire les principes et les postulats des religions révélées en faveur d'une religion naturelle se manifestant dans le déisme; 3) élaborer une théorie philosophique de la connaissance, fondée sur le sensualisme et se détournant des principes aristotéliens, scolastiques, et thomistes.

Mentionnons aussi l'humour de Potocki qui ne se fait pas faute de faire même de Velasquez un personnage comique (tout en le prenant au sérieux et le choisissant comme porte-parole). Avant d'approfondir les leitmotifs de ce personnage, nous allons esquisser l'intégration du géomètre Velasquez dans le tissu des événements de ce roman.

Une mise en scène déconcertante

Dans la dix-huitième journée (196, cf. note 1), apparaît le géomètre Velasquez, pour la première fois, dans l'histoire d'Alphonse van Worden (ce que nous pouvons appeler le cadre du roman ou bien le récit au premier degré). Alphonse, à la recherche de nouveaux compagnons, s'était rendu sur la colline de la potence et y a trouvé un jeune homme somnolant entre les deux fameux cadavres de *Los Hermanos*. Cet épisode se passe au cours d'une séquence durant laquelle le protagoniste du roman vagabonde pendant quelques jours, comme hôte d'une tribu de gitans, dans la Sierra Morena. En même temps, au cours du roman, se développent les fils de l'histoire racontée par le chef de tribu Pandesowna, et celle de Marie de Torres.

Le géomètre Velasquez se fait remarquer d'abord par son inadvertance et par sa manie de vouloir mathématiser toute chose. Il nous fournit en conséquence un raisonnement mécaniciste et mathématique de sa fuite: il a aperçu, en passant, le héros Alphonse, et par la force de l'„accélération des graves“, il nous fait une démonstration convaincante des relations physiques entre la hauteur et la longueur d'un plan incliné. Il nous fournit tout aussi bien des calculs, au demeurant fort compliqués, sur la situation financière du vice-roi du Mexique, se servant en l'espèce du calcul de fractions et se référant à un rapport détaillé de Pandesowna (récit au 2^e degré) sur les événements de l'histoire de Marie de Torres (récit au 3^e degré).

Lors de la dix-neuvième journée, il commence à raconter son propre récit (donc au 2^e degré) qui contient d'abord l'histoire (3^e degré) de son père Enrico Velasquez. Il nous fournit une représentation très critique de la situation sociale en Es-

pagne, par comparaison avec celle de la France. Mais elle ne concerne que les cours royales et les mœurs des courtisans durant le règne de Louis XIV. Bien entendu ces pages ne sont pas en faveur de ce dernier.

Ce qui est le plus intéressant ici, c'est l'importance acquise au début des Lumières de ce qu'on appelait déjà *les sciences exactes*, à savoir les mathématiques, la mécanique et l'histoire naturelle. Par exemple, Potocki ne manque pas de mentionner le célèbre débat de mathématiciens ayant réuni Bernoulli, Leibniz et Newton, et concernant le droit de priorité du calcul infinitésimal aussi que le fameux problème iso-périmétrique.

La vingt-deuxième journée, le géomètre Velasquez nous fait part de son entreprise visant à établir, à l'aide de la géométrie analytique et par la méthode mathématique des hyperboles et de leurs dérivées différentielles, une connexion entre les différents mobiles de l'action humaine, dans le but de rendre celle-ci évaluable, i.e. quantifiable, et donc prévisible (247). La construction de Potocki s'avère si compliquée que le géomètre, pour donner suite à une question du cabaliste (dans le récit principal) concernant l'histoire, commencée entre temps, du *Juif errant* (2^e degré), fait répondre son père Enrico (3^e degré), qui avait proposé une solution mathématique dans le sens indiqué ci-dessus.

La vingt-troisième journée, Velasquez commence le récit de sa naissance, de son enfance et de son adolescence. Dans ce récit, un épisode vaut d'être mentionné car il est l'une des plus belles histoires relatives à ce géomètre. Un jour, le jeune Velasquez, plongé dans ses calculs et perdu aux alentours de Ceuta, sa ville natale nord-africaine, se voit entouré de Bédouins qui, influencés par leur vue supra naturaliste du monde, le prennent pour un marabout. Velasquez, adepte des sciences exactes, en est profondément troublé, ce qui l'empêche, pour un temps relativement long, de poursuivre ses études scientifiques. La fin du récit de Velasquez se termine en expliquant pourquoi on l'a trouvé étendu entre les cadavres de deux frères Zoto. Nous sommes le vingt-cinquième jour (270) et nous revenons, en sortant des récits des 2^e et 3^e degrés, au cadre du roman.

La mathématisation assure la connaissance

Pourquoi les nombres jouent-ils un rôle prédominant lors de l'apparition du géomètre Velasquez? Dans le nombre est représentée la raison, transparence retrouvée des choses, laquelle paraissait accessible par la mathématisation de la langue et de l'écriture. La nominalisation et le nombre mènent à la classification, à la forme parfaite du savoir. Le savoir nous fait concevoir les chiffres de la connaissance. Le chemin de la connaissance se poursuit par l'analyse et l'analogie jusqu'à la synthèse des objets. Notion et nombre constituent des syntagmes de la causalité. Potocki écrivait à une époque où la théorie scientifique („moderne“) de la connaissance commençait à s'établir comme réaction aux errances de la métaphysique théologique. L'expérience et le savoir ne pouvaient être qu'universels.

Depuis Galilée et Descartes, ce sont les mathématiques qui en sont les paradigmes, elles ne peuvent en droit être remises en question. Le nouveau savoir, tiré de l'expérience pure, ne peut que mener à des résultats aussi sûrs que les postulats des mathématiques eux-mêmes. „Aucun géomètre ne cherchera la solution de ses problèmes auprès de l'oracle de Delphes!“ (Potocki: 1803, 17). En contrepoint, il y a lieu de mentionner la prise de position de Potocki en faveur de la théorie de la connaissance promue par le sensualisme, laquelle s'exprime en particulier dans ses *Voyages*... et ici dans le personnage du géomètre Velasquez.

Les pères tutélaires

Velasquez avait donc commencé son récit par l'histoire de son père. Cette construction est un des éléments fondamentaux du roman. Les pères jouent un rôle prépondérant: à la suite de Juan van Worden, le père d'Alphonse, apparaissent Mamoun, le père de Zoto, et les autres tels que Felipe Vadoro, Enrico Velasquez, Gaspar Soares, et enfin le père du cheik lui-même, tous hommes défendant des principes immuables. Or, par leur rigidité tant intellectuelle que morale, ils ne perçoivent qu'une réalité partielle, déformée et étroite. Leurs principes confortés par des traditions séculaires sont un héritage ancestral, de sorte qu'ils s'opposent à tout changement.

„Il suffit donc que les principes paternels soient gravés dans l'enfance pour qu'ils 'se développent', 'se fortifient', et la machine à répéter le temps est remontée.“ (Triaire: 1991, 153; c'est moi qui souligne).

Dans le *Manuscrit*, la répétition devient elle-même un *topos* littéraire. Les événements et leur récit se répètent continuellement, avec des nuances variées, bien calculées, de sorte qu'ils glissent du domaine du fantastique à celui d'une réalité ritualisée et perdent peu à peu de leur enchantement pour prendre parfois un sens comique.

Dans les relations croisées pères et fils, la répétition procède également d'une volonté d'éclaircissement. Essayant de répéter la rigidité de leurs pères, les fils risquent de se déchirer. Lorsque les principes se dévoilent, ils s'avèrent n'être que des coques vides. L'honneur des van Worden, compris comme réputation à défendre, et leur christianisme farouchement défendu, seront de plus en plus mis en question par Alphonse (ce qui d'ailleurs s'inscrit très bien dans les idées de ce roman en ce sens véritablement initiateur), car un malfaiteur comme Testalunga, ayant assassiné son rival, réclame, lui aussi, une réputation honorable. La religion chrétienne sera soumise à très dure épreuve, lorsqu'elle se trouve opposée à la religion islamique des deux sœurs Emina et Zibedde, et au judaïsme d'Uzeda et de sa sœur, ainsi qu'à l'occultisme du cabaliste. Dans le débat avec le *Juif errant*, Velasquez pose son déisme comme point d'orgue et on approche là de la pensée réelle et des convictions spirituelles de Potocki.

Au travers de continuelles répétitions, Alphonse sera mis à l'épreuve et comme contraint *nolens volens* de réviser, l'une après l'autre, ses convictions chrétiennes et aristocratiques. C'est bien dans le personnage du géomètre Velasquez que se manifeste le caractère davantage initiatique que fantastique du roman. La technique romanesque de l'auteur Jan Potocki consiste effectivement à réduire peu à peu tous les éléments fantastiques et merveilleux, afin de focaliser les attentes du lecteur sur la question de savoir si Alphonse maîtrisera ou non les examens auxquels il se trouve soumis. Le caractère fantastique et merveilleux du roman se transforme donc, au fur et à mesure, pour prendre le sens du bizarre; les scénarios de *l'étrange pur* finissent par devenir grotesques, tandis que Velasquez célèbre la victoire du rationalisme aussi bien sur l'obscurantisme magique que sur l'arrogance des religions révélées, opposant à l'un et à l'autre son système de religion naturelle, c'est-à-dire un déisme fondé sur la théorie sensualiste de la connaissance.

Le système velasquien

La trente-septième journée offre au lecteur un exposé du système de la religion déiste de Velasquez. Les idées velasquiennes sur le déisme nous semblent incarner avec fidélité la pensée de l'auteur Jan Potocki. C'est pourquoi elles appellent de notre part quelques remarques. Le déisme est la religion philosophique des Lumières. Il naît dans la seconde moitié du XVI^e siècle, non pas comme école ou système philosophiques, mais comme autodénomination de ceux qui, sans être athées, refusent les dogmes et les doctrines de l'Eglise. Déniant toute révélation, ils se tournent vers ce qu'ils qualifient de „religion naturelle“. La notion *déiste* apparaît pour la première fois en 1564 dans *l'Instruction chrétienne* de Pierre Viret.³ C'est au cours des débats contre les revendications exclusives d'une révélation supra naturaliste émanant des religions monothéistes – en particulier du christianisme en proie aux débats réformateurs, que le déisme prend forme. Au siècle du rationalisme ou Grand Siècle en France, alors que s'élargissent la vue et les connaissances sur les pays et les cultures au delà du monde européen, l'Eglise dominante se heurte aux nouvelles évolutions scientifiques et philosophiques telles qu'elles sont prônées par Bruno, Galilée, Descartes, Leibniz *et alii*. Ceux qui se nomment déistes, tâchent de réduire les exigences de la foi à ce qu'ils entendent par *lex naturae*, donc aux principes de base communs à toutes les religions. En particulier, ils refusent le dogme du péché originel et le chiliasme paulien. Dans la perspective d'une religion naturelle, le péché originel ne trouve plus sa place, et l'attente chiliastique d'une vie des bienheureux au jardin d'Eden, dans l'au-delà, se transforme en une quête intense du „paradis terrestre“.

Au moment où Potocki commence son roman, le déisme a déjà dépassé son apogée. David Hume (1711-1776) l'avait élevé au rang d'une science, après l'avoir purgé de sa conception rationaliste de Dieu. Il élargit le principe sensualiste de

connaissance de John Locke et le fonde en un scepticisme tiré de l'expérience empirique. En France, le déisme a d'emblée pris la voie, en dehors de la théologie, d'une opposition frontale contre l'Etat monarchiste et l'Eglise, dépassant très vite la religiosité déiste des commencements de son évolution. C'est Voltaire qui, ayant acquis une profonde connaissance du déisme anglais lors de son séjour en Angleterre (1726-1729) et au cours de ses entretiens avec lord Bolingbroke, l'utilise de manière polémique comme arme contre les intolérances de l'Etat royal et de l'Eglise, mais aussi contre le cartésianisme en tant qu'il est resté subordonné à la théologie.⁴ Pour lutter contre les diverses formes de supranaturalisme, il rassemble les arguments fournis par la philosophie mécaniste de Newton, le principe de connaissance de Locke et les principes moraux de Shaftesbury. Voltaire entame ainsi un processus de refonte du déisme, d'abord expression d'une religiosité naturelle, vers une philosophie de l'histoire fondée sur l'interdépendance de l'homme et de la nature qui l'entoure, et dans laquelle la main de Dieu ne se manifeste plus que par les seuls lois de la physique ... newtonienne.

Mais revenons à Velasquez! Dans un débat fictif avec un théologien, il développe ses idées bien distinctes d'une religion naturelle:

Mais pourquoi l'homme aurait-il des qualités qui le distinguent de tous les autres animaux? Ici, l'analogie nous conduit à dire que si tout dans ce monde a un but bien marqué, la conscience ne peut avoir été donnée à l'homme pour rien. Et voilà que le raisonnement nous a conduit à la religion naturelle. (411)

et plus tard:

Le physicien est bien obligé d'avouer qu'il ne sait rien; mais il dit: Si je ne suis pas en état de définir un miracle, et je suis bien loin de le nier, vous, Seigneur théologien, vous n'êtes pas en droit de rejeter le témoignage des Pères de l'Eglise, qui avouent que nos dogmes et nos mystères ont déjà existé dans les religions antérieures. Or, comme ceux-ci ne sont pas entrés dans ces religions anciennes par la révélation, vous devez vous rapprocher de mon opinion et convenir que les mêmes dogmes ont pu être établis sans le secours des miracles [...]. (412)

Le déisme de Potocki, dont le porte-parole est ici le personnage du géomètre Velasquez, s'avère être au fond une réduction à des éléments de base très simples, lesquels figuraient bien avant la montée des religions révélées parmi les principes et des codes moraux de l'humanité, et lesquels, plus tard seulement, ont été mystifiés par les soi-disant révélations. Le roman confronte explicitement l'une à l'autre les religions monothéistes. Au cours de l'action romanesque principale, elles y sont représentées par différents personnages: Emina et Zibedde sont musulmanes, l'ermite et son factotum Pacheco sont chrétiens, Uzeda et sa sœur sont juifs, et à ces derniers se joint le cabaliste. Le lieu historique de leur rencontre est l'Espagne catholique. Il ne s'agit guère alors que de la question archi-rabattue de l'existence de Dieu, mais le lecteur assiste en fait à un quasi concours des trois religions monothéistes, chacune voulant mettre en valeur la puissance de ses révélations. La question sous-jacente est de savoir si le christianisme est la seule et unique reli-

gion pouvant procurer le salut. Que les trois religions aient beaucoup d'éléments communs, Velasquez le démontre aisément puisqu'il entre en scène pour ouvrir les yeux sur cet état de choses des protagonistes du débat et les guider vers les principes simples de la *lex naturae*.

Des racines sensualistes de la philosophie potockienne

Le sensualisme comme théorie de la connaissance, fondée au XVIII^e siècle sur les travaux de Locke et, plus tard, de Condillac, s'est peu à peu transformé en ce qui sera appelé, au XIX^e siècle, le positivisme, dont les éléments essentiels ont été décrits par Auguste Comte dans son *Cours de philosophie positive* (Paris 1839-1842). Entre la pensée et la représentation sensitive ne devrait demeurer aucune différence essentielle; les fonctions de la pensée devraient s'intégrer dans les sensations. Seuls les faits ressentis et perçus par les sens pourraient mener aux connaissances. La proclamation de Condillac est bien connue: „Toute connaissance vient des sensations, et d'elles seules!“. Potocki souscrit à cette hypothèse de Condillac, et il se méfie de toute immixtion de la pensée. Le savant devrait entièrement se soustraire aux représentations fixées d'avance pour ne plus laisser place qu'à ce que les sens lui apportent.

Par sa vie autant que par son œuvre, Potocki a rendu manifeste la nécessité de chercher un maximum d'expériences sous la forme privilégiée du voyage; l'historien et l'ethnologue doivent voyager, se mêler aux peuples, pour recueillir par l'observation des expériences authentiques.

Ainsi, fidèle au plan de n'en point avoir, je veux encore quelques années courir les théâtres des événements et me tenir aussi près de la scène que le peut faire un spectateur. (*Voyages*, I, 123)

C'est donc le spectateur, sans avoir pris parti d'avance, qui par ses sens acquiert des expériences et qui veut, par ce moyen, aller aux connaissances.

La primauté de l'expérience ne se discute pas, expérience d'un œil neutre: le spectateur doit se dépouiller de ses systèmes surtout s'ils s'enracinent dans l'intellect. Potocki se veut donc un anti-Helvétius: au lieu de construire un système sans le secours de l'expérience, il faut dorénavant suivre l'expérience en s'arrachant à tout système. (*Triaire*: 1991, 11sq.)

Or, à l'instar de beaucoup d'autres *philosophes* des Lumières qui voulaient lutter contre le rationalisme cartésien en s'appuyant sur l'empirisme et le sensualisme, Potocki remonte au *Discours de la méthode* de Descartes et utilise les notions cartésiennes comme, par exemple, cette fameuse *tabula rasa*. Ainsi, dans son *Essai sur l'Histoire universelle...* (I, 87) où il annonce:

C'est ainsi que les pères de la logique moderne, comparèrent leur entendement à une table rase, & ne permettaient aux idées de s'y dessiner qu'après avoir scrupuleusement examiné le degré de leur certitude.

Le sensualisme affronte le rationalisme cartésien qui croyait expliquer le monde de manière systématique et déductive. Seule l'expérience devrait être la source de la connaissance, sur laquelle a à s'appuyer l'explication des notions abstraites. Or, le sensualisme, il est vrai, a trouvé ses propres limites, car expliquer les notions abstraites par les sensations s'est avéré être un problème insoluble. La réduction de la connaissance aux champs des expériences pures ne tient pas puisque, pour expliquer les notions abstraites, il aurait fallu qu'on puisse obtenir, à partir des objets réels, des expériences *identiques*. Même la maxime de Potocki, à savoir „Toute connaissance obtenue par l'expérience est vraie“, ne se déduit pas elle-même de l'expérience. On peut donc interpréter ses principes philosophiques comme étant ceux d'un des précurseurs du positivisme. Si elles font naufrage, c'est à cause des contradictions internes démontrées.

Il n'est pas du tout aléatoire que Velasquez exprime ses idées sensualistes toujours au cours des discussions contre l'obscurantisme cabalistique du *Juif errant*, ce dernier étayant ses convictions sur les théories hermétiques de *Poimandrès* ou bien d'Hermès Trismégiste. Velasquez, au contraire, trace un arc de cercle bien plus vaste et audacieux – à travers toutes les théories de Descartes et de Leibniz, et d'abord à travers la scolastique et le thomisme - jusqu'à Aristote, pour fonder son sensualisme directement sur les pensées du grand maître macédonien de l'antiquité grecque, et pour retourner enfin à son point de départ, aux philosophes des Lumières, aux déistes comme d'Alembert et Diderot, voire aux matérialistes comme La Mettrie et d'Holbach:

Longtemps avant Aristote, le mot *idée* voulait dire *image* chez les Grecs, et de là vient aussi le mot *idole*. Aristote, ayant examiné chacune de ses idées, vit que toutes provenaient réellement d'une image, c'est-à-dire d'une impression faite sur les sens [...]. Et depuis Aristote, il est reçu que rien n'est dans la pensée que ce qui a été dans les sens [...]. L'abstraction ne me paraît être qu'une soustraction. Pour abstraire, il faut ôter [...]. Si les nouveaux docteurs m'offrent une seule abstraction que je ne puisse réduire à la soustraction, je me déclare leur disciple. Jusque-là, je veux m'en tenir au vieil Aristote. (424)

Il flirte manifestement avec la position matérialiste lorsqu'il pose que:

Dans l'état actuel de la physiologie, nous ne pouvons encore expliquer le sommeil, ni par conséquent les rêves; mais on peut dire cependant que des mouvements de nos organes, indépendants de notre volonté, les remettent dans le même état où ils furent mis lors de l'impression faite sur les sens, ou bien, en d'autres termes, lors de l'idée conçue. (ibid.)

La discussion autour de l'hypothèse d'une connaissance reçue par les sensations s'est aggravée chez les encyclopédistes et vit son point culminant tant dans la *Lettre sur les sourds* de Diderot que dans la *Plastique* de Herder – une discussion à laquelle participe ici aussi Velasquez, porte-parole en la matière de Potocki. Diderot propose un entretien entre cinq personnes dont chacune ne dispose que d'un seul de nos cinq sens, afin d'étudier, et leurs sensations bornées, et l'anatomie 'métaphysique' qui en résulte. Velasquez se pose sérieusement la

question de savoir s'il faudrait concevoir une matière pensante comme siège de la raison et point de départ de tout raisonnement. Il retourne ainsi au dualisme méthodologique cartésien *esprit – matière, âme – corps*, lequel ne dénie pas, contrairement au matérialisme de La Mettrie et d'Holbach, l'existence d'un *créateur du grand tout*.

Velasquez fonde sa théorie sur des éléments très simples de la représentation sensitive, sur ce que nos sens nous apportent et dont nous nous formons une connaissance. Son savoir se constitue à partir d'une addition de ces éléments, élargie par la multitude des combinaisons possibles (427). Par le recours aux calculs de probabilité et d'analyse combinatoire de Nicolas Bernoulli (1687-1759), il entreprend la mathématisation du processus de connaissance: les expériences identiques permettent l'abstraction par la soustraction, c'est-à-dire par la réduction aux éléments de base, dont la combinaison nous mène toujours à des vérités généralement valables:

Donc les intelligences de différents ordres peuvent réellement être regardées comme d'une seule espèce, tout comme le plus compliqué des calculs peut cependant être considéré comme étant de l'espèce des additions et soustractions; et tout traité de mathématiques, lorsqu'il est complet, est réellement une échelle d'abstractions, depuis la plus simple jusqu'à la plus transcendante. (428sq.)

En passant par les stations d'un déisme sublimé, considéré avec une distance critique face au christianisme, et par un rationalisme que l'on croyait dépassé par le sensualisme, Potocki retourne aux options du *Discours de la méthode*, posant en la personne du géomètre Velasquez la mathématisation du monde comme seule option philosophiquement concevable – ce que l'on peut considérer comme l'un des buts principaux de son roman.

Potocki utilise cette méthode mathématique dans ses *Principes de chronologie*, en proclamant qu'il veut 'élever la chronologie ancienne au rang des sciences exactes (Volney: 1846, 311)'. Quand Velasquez réduit les passions humaines au domaine de la géométrie, il suit visiblement la notion volneyenne de la morale, qu'on rencontre déjà chez Helvétius, conçue comme une 'science physique (Volney: 1792, 106)'. La loi naturelle régit la morale comme une science 'aussi précise et aussi exacte que la géométrie et les mathématiques (Volney: 1834, 106)'. (Skrzypek: 1974, 68)

Dans son pays natal, la Pologne, Potocki a été un des premiers à avoir su s'approprier, par ses travaux scientifiques, les règles méthodologiques de la connaissance. Le désir d'exprimer le système de la nature dans une formule mathématique prélude, ainsi que nous l'avons déjà montré, au positivisme scientifique du XVI^e siècle. Or, comme théoricien de la religion, il est réductionniste, car il voit, dans la religion, le reflet mystifié du sujet terrestre et essaie une émancipation par le rappel de la loi naturelle. Le géomètre Velasquez peut donc à bon escient être considéré comme un personnage dont la mission était de transporter la recherche potockienne de rassemblement de tous les courants philosophiques non seulement de son époque, mais aussi des siècles antérieurs. Cette perspective que l'on peut tenir pour classique dans l'esprit des Lumières a été restaurée par Victor

Cousin avant ou en même temps que ne débutât l'entreprise comtienne, mais après Saint-Simon. Jan Potocki semble toute fois ignorer les plus récents développements de la philosophie en Allemagne, en particulier les idéalismes post-kantiens.

L'influence des grands philosophes des Lumières sur le *Manuscrit* ne saurait être surestimée, même si elle reste invisible ou sous-jacente. Pourtant, on reconnaît les traces de Voltaire dans les discours du géomètre ainsi que dans le jugement de Gaspar Soarez (cf. Voltaire, *Dixième et Treizième Lettres philosophiques*). Les aventures du cheik des Gomelez ne sont pas sans rappeler *Candide*. Lorsque Diego Hervas développe ses théories, ce sont les lueurs du matérialisme d'Holbach qu'on croit voir scintiller. Les réflexions velasquiennes sur les facultés d'abstraction de l'homme sont comme un miroir déformant déformé de la *Critique de la raison pure* d'Emmanuel Kant:

De nos jours [on pourrait dire que le temps de l'énonciation se confond avec celui de l'énoncé], il est venu des philosophes [...] qui ont dit: „Nous convenons que l'âme n'aurait pu développer ses facultés sans l'entremise des sens. Mais ses facultés une fois développées, l'âme conçoit des choses qui n'ont jamais été dans les sens, telles que l'espace, l'éternité, les vérités mathématiques. (424)

Les plus importants pionniers des Lumières auront été évoqués: les noms de Descartes (493), de Locke et Newton (263), et de Leibniz (223) sont explicitement cités. Dans ce contexte, Velasquez „joue le rôle de relais avec la philosophie contemporaine, ce qui ne l'empêche pas, comme van Worden, de détenir sa part d'aveuglement“. (Triaire: 1991, 169).

In fine, il nous importe de poser une ultime question d'une assez complexe simplicité: pourquoi Potocki a-t-il choisi le nom de *Velasquez*? Sans doute a-t-il voulu faire surgir devant les yeux du lecteur ou derrière lui, par réminiscence, l'image du célèbre peintre espagnol Diego Velasquez (1599-1660)? L'idée se présente presque aussitôt à l'esprit, mais elle est rien moins qu'une hypothèse. Quel lien au juste établir entre le géomètre Velasquez, protagoniste représentant l'essentiel de la pensée rationaliste du Grand Siècle – et le peintre Velasquez,⁵ aristocrate et portraitiste attitré à la cour du roi d'Espagne Philippe IV? Potocki a peut-être caressé l'intention de vouloir présenter, par le biais du personnage de son géomètre, la pure représentation de l'état spirituel de l'époque, comme l'artiste espagnol l'avait entrepris un siècle avant, en nous présentant, dans ses tableaux, la pure représentation de son sujet: l'image d'une époque telle qu'elle se reflète dans un miroir, telle que sa splendide laideur saisira les siècles à venir? Si cela était vrai, cela accrédirait la supposition que le géomètre Velasquez ne serait rien d'autre que la pure représentation de l'auteur Potocki, lui-même absent mais présent en tant que reflet dans ce miroir invisible. Michel Foucault, dans son analyse du tableau *Las Meninas* de Velasquez (peint en 1656) nous fournit une explication qui semble aller dans cette direction:

Dossier

C'est que peut être, en ce tableau, comme en toute représentation dont il est pour ainsi dire l'essence manifestée, l'invisibilité profonde de ce qu'on voit est solidaire de l'invisibilité de celui qui voit, – malgré les miroirs, les reflets, les imitations, les portraits. (1966, 31)

Pour ce qui est de la profession même de Velasquez, il est impossible de ne pas penser à l'inscription platonicienne au fronton de l'Académie: „Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre“!

-
- 1 Toutes les citations se réfèrent à l'édition (intégrale) de José Corti, Paris, 1989.
 - 2 Cf. Tzvetan Todorov: 1970.
 - 3 Pierre Viret (1511-1571), Réformateur suisse, auteur d'un exposé de la doctrine calviniste: *Instruction chrétienne en la doctrine de la loi et de l'Evangile*, Genève 1564, et des dialogues satiriques, *Les disputationes chrétiennes*.
 - 4 Voir Azouvi: 2002, en particulier le chapitre V, 102sq.: „L'effet Voltaire“: „Les Lettres, considérées par le Parlement comme propres à inspirer le libertinage le plus dangereux, ont beau être saisies et jetées au feu dès leur parution, cela n'empêche pas qu'elles soient rééditées plusieurs fois jusqu'en 1739 pour être à partir de là démembrées et dispersées dans les 'Mélanges' de ses *Œuvres*. Ce sont, au bas mot, plus de 20.000 exemplaires qui sont vendus en 5 ans, chiffre second pour l'époque, du moins pour cette catégorie d'ouvrages.“
 - 5 „Les axes de la poésie et de la science sont souvent inverses“ avait écrit Gaston Bachelard dans *La Psychanalyse du feu* (1938). Ceux de la peinture et de la géométrie le sont aussi, mais en apparence seulement. Velasquez est donc également une figure du double, s'inscrivant dans une longue tradition d'écriture.

Bibliographie

- Potocki, Jean: *Le Manuscrit trouvé à Saragosse*, présentation de Roger Caillois, Paris, Editions Gallimard, 1958, réédité à Paris, Editions Gallimard, 1972.
- , *Le Manuscrit trouvé à Saragosse*, première édition intégrale établie par René Radrizzani, Paris, José Corti, 1989.
 - , *Essai sur l'Histoire universelle et Recherches sur celle de la Sarmatie*, 2 vols., 1789-1792.
 - , *Les Dynasties du second livre de Manethon*, 1803.
 - , *Voyages*, Introduction et notes de Daniel Beauvois, 2 vols., Paris, Fayard, 1980.
 - , *Ecrits politiques*, rassemblés, présentés et annotés par Dominique Triaire, Paris, Champion, 1987.

Azouvi, François: *Descartes et la France. Histoire d'une passion nationale*, Paris, Fayard, 2002.

„Les Cahiers de Varsovie“ No. 3: *Jean Potocki et le Manuscrit trouvé à Saragosse*. Warszawa, 1981.

Dossier

- Caillois, Roger: „Un chef-d'œuvre inconnu“, in: *Preuves* 87, mai 1958, 28-32.
- , *Jan Potocki, la Duchesse d'Avila* (manuscrit trouvé à Saragosse), Paris, Gallimard, 1972.
- Diderot, Denis: *Lettre sur les sourds et les muets*, [1751], *Œuvres complètes*, Paris, 1875, I, 352sq.
- Foucault, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- Skrzypek, Marian: „Les sources françaises de la théorie de la religion chez Jean Potocki (Potocki et Volney)“, in: *Les Cahiers de Varsovie*, Warszawa, 3/1981, 57-70.
- Todorov, Tzvetan: *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Seuil, 1970.
- Triaire, Dominique: *Potocki – essai*, Paris, Actes Sud, 1991.
- Volney, Constantin François de Chassebœuf, Comte de: *Les Ruines*, Paris, 1792.
- , *La Loi naturelle ou catéchisme du citoyen français*, Paris, 1834.
- , *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, Paris, 1846.

Resümee: Helmut Bertram, Der Geometer Velasquez in Jan Potockis *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Der große Roman Potockis wurde stets, etwas zu voreilig, in die Regale mit der „phantastischen Literatur“ einsortiert. Zu kurz gesprungen! Über diese Klassifizierung hinaus breitet der Text vor dem Leser das ganze Panorama des Denkens im Zeitalter der Aufklärung aus und erweist sich zum Schluss der Lektüre als ein glänzend gestalteter Initiationsroman. Das Märchenhafte und das Schauerliche, das Phantastische und das Übernatürliche werden von einem der Protagonisten, dem Geometer Velasquez, einer sehr strengen Prüfung unterzogen, wobei dieser gelegentlich durchaus komische Züge annimmt. Seine Darstellung jedoch erzeugt wie in einem Spiegel nicht nur das Bild jener bewegten Epoche, die Gesamtheit des Denkens und der Überzeugungen der monotheistischen Religionen – betrachtet durch die Brille der aufgeklärten Enzyklopädisten, sondern ist zugleich auch die Darstellung des Autors Potocki, der selbst zwar abwesend, jedoch als Reflex in diesem unsichtbaren Spiegel gegenwärtig erscheint – der Spiegel als bevorzugtes Stilmittel des berühmten spanischen Malers namens Velasquez.